Les Inrockuptibles
n°374, 29 janvier - 4 février 2003



© courtesy Cosmic Galerie

alerte à Malibu

ANNIKA LARSSON
PINK BALL
A Paris

Dans sa nouvelle vidéo, Annika Larsson réinvente le film publicitaire pour les vacances au soleil.

Sourire aux lèvres, les yeux incandescents sous les néons rouges d'une des salles de son expo, Annika Larsson savoure le souvenir de la *"belle atmosphère de timidité"* qui a régné sur le tournage de sa dernière vidéo. Pourtant, à l'écouter parler, ce tournage fut tendu, plombé par la haine que se vouaient deux des acteurs, même si *Pink Ball* fut réalisé sur une plage de rêve, à mille lieues de ces climats scandinaves sous lesquels la Suédoise a filmé ses premières vidéos.

Pour autant, elle n'a guère varié la dramaturgie qui lui est propre : des face-à-face muets et virils, où des hommes nouent entre eux des désirs secrets et vicieux qui rappellent vaguement tel ou tel rite social. L'artiste "rechorégraphie" ainsi tout un répertoire de situations très normées.

Par exemple, dans *40-15*, une partie de tennis en chambre se limite aux petites manies des joueurs pros et devient une sorte de parade macho. Une scène érotique et comique à la fois, où claquer sa raquette contre sa chaussure a tout l'air d'être un appel du pied pour séduire l'autre. Ça transpire le sexe, le désir de domination, la soumission jouissive, la violence rentrée, mais aucune de toutes ces pulsions ne dit vraiment son nom.

Annika Larsson filme les apparences et en grossit le culte, l'attise et l'éteint : un tempo systématiquement lent et répétitif, sans trame narrative, avec des esquisses de suspens qui s'affadissent dans la retenue. Les protagonistes ne se lâchent pas vraiment, et seule perdure une tension mort-née. Pas question, donc, pour Annika Larsson, de suivre une narration. *"Si je devais raconter des histoires, j'aurais choisi des histoires d'amour à l'eau de rose"*, proteste-t-elle. Elle s'en tient donc à ses séquences virtuellement explosives, à *"des images sous contrôle, et à des scènes d'autocontrôle"*. Et se plaît aussitôt à fissurer cette surface digne des films et des personnages de pub.

Ce n'est pas pour rien que *Pink Ball* a été tourné au soleil. Tous les clichés des paradis exotiques ponctuent le film, et les deux personnages sont les archétypes des bronzés à la mer. L'un, pas très musclé, traîne avec ses allures de M. Tout-le-Monde la ringardise bon enfant des moments de glande sur le sable. L'autre, beau blond ténébreux au regard de braise, ne quitte pas son uniforme sportswear, même les pieds dans l'eau. Les gros plans lui vont bien, qui lui donnent des airs de mâle dominateur.

Mais cette espèce de remake d'un film de propagande vire à l'absurde, et ce couple dépareillé de *beach boys* ne joue que dans une version spaghetti du western. Les palmiers, à l'arrière-plan, sont des arbustes nains en pot, dignes d'une salle d'attente du Club Med, et le héros est en fait un homme-ballon nu, à la tête coiffée d'un bonnet de bain rose fluo. Un rôle invraisemblable : celui d'un esclave volontaire, d'un jouet sado-maso pour grands enfants, d'une balle de jokari humaine. Dans l'eau, les deux mâles se passent paresseusement cet homme à poil, l'oublient sur le sable, l'écrasent du pied et passent sur lui leur ennui de vacanciers.

La BO electro, composée par l'artiste Tobias Bernstrup, s'emballe régulièrement dans un beat très new-age, inspiré du *Like a Forest* des Cure. Mais la basse va trop vite : le jeu n'est qu'à moitié pervers, à égale distance d'*Alerte à Malibu* et d'un film sado-maso.

Judicaël Lavrador

Jusqu'au 5 mars, du mardi au samedi, de 11 h à 19 h, à la Cosmic Galerie, 76, rue de Turenne, Paris IIIe, tél. 01.42.71.72.73.